

Québec français



L'invention de la mort

Hubert Aquin, *L'invention de la mort*, Leméac, Montréal, 1991, 156 p.

Danielle Fournier

Number 84, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45181ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, D. (1992). Review of [*L'invention de la mort* / Hubert Aquin, *L'invention de la mort*, Leméac, Montréal, 1991, 156 p.] *Québec français*, (84), 24–25.

PRIVILÈGES DE LA LECTURE

L'INVENTION DE LA MORT

Le premier-dernier livre d'Hubert Aquin¹, écrit vers 1959-1960, vient d'être publié chez Leméac. Bernard Beugnot signe la présentation (« Premier crayon »). Ce texte de 139 pages pourrait annoncer, selon le point de vue, l'ouvrage à venir ou faire la somme des œuvres de cet écrivain devenu un mythe et un héros. Les critiques, particulièrement celles d'humeur, semblent partagées. Mais ne devrait-on pas tenter de lire ce récit autrement qu'en y cherchant la confirmation de ce qui viendra par la suite confirmer ce que le talent d'écrivain d'Aquin ajoute au corpus québécois ?

Le scénario, aussi simple soit-il, reste emblématique de la volonté de briser un courant littéraire enseveli sous les tabous : l'alcool, le sexe cochon et autres relations pré ou para-maritales, la jalousie, la contraception et l'avortement, la folie et l'internement, le suicide, le favoritisme au travail et le mensonge, l'épuisement intellectuel et, finalement, la religion. René Lallemand a décidé de se suicider le 27 novembre. La route qui le mène au parapet de Beauharnois, lieu choisi pour le suicide, rend possible le retour en arrière, procédé qui a toujours du succès. En effet, le « flash back » avantage le héros, attachant ou sympathique, et permet d'ainsi faire corps avec lui dans sa quête. Le narrateur-héros fait état des événements importants de sa vie sous forme d'épisodes ; il n'y a pas de chapitres. On fréquente alors ses deux maîtresses, Nathalie et Madeleine ; Jean-Paul, un compagnon de longue date avec qui le personnage principal entretient une amitié ambiguë ; son père, qui le portait dans son enfance sur ses épaules, vers l'éventuel lieu du suicide ; sa mère dont il craint un

possible suicide. Il est bien sûr question de son travail de journaliste au *Canadien*, travail qui permet à René Lallemand de rêver de la France et de dire sa fatigue intellectuelle et existentielle.

L'écriture de *L'invention de la mort*, très proche du journal intime ou du cahier d'écriture en ce qu'ils révèlent des « choses », fonctionne à la spirale ou au tordeur. S'y prendre le doigt entraîne la main ! Les premiers moments de lecture nous conduisent sur les chemins insoupçonnés de la perversion et de l'écriture réparatrice. Ce roman serait un roman fétichiste : l'objet de la narration se trouve continuellement déplacé et ce déplacement d'objet soutient une narration qui défend le plaisir au profit de la jouissance.

Le rapport sexuel de René et Madeleine, rapport hors-la-loi, met en relief celui que Madeleine a avec son époux : c'est par elle, depuis ce lien marital, que René dit une homosexualité évidemment refoulée. La jalousie qui le tiraille et le fait souffrir sert de couvre-tout et camoufle l'indicible d'une relation au même sexe. Sa jalousie prend forme autour du ventre, de la bouche de Madeleine et de son pénis à lui comme de celui du mari Vallin ; la jalousie réactualise la scène première et originaire du père et de la mère. Le mari-père fait avec sa femme-mère ce que lui-même fait avec sa maîtresse. Ce lieu privilégié du ventre, ou plutôt le fantasme de ce ventre, le ramène à Nathalie, sa première maîtresse qu'il maltraitera, mais surtout à son enfant avorté. Cet avortement pose les jalons de la vie et de sa mort à venir ; ce manque d'enfant à naître le renvoie à Jean-Paul, qui aurait une liaison avec Nathalie ; cette liaison (à deux hommes pour une femme) souligne, encore une fois toute l'importance du ventre dans lequel le sperme de différents hommes peut se loger. Il s'agit là d'un fantasme violemment homosexuel : dans le ventre des femmes se mêle du sperme encore tout chaud...

L'histoire d'amour entre René et Madeleine fonctionne tel un souvenir-écran, elle redit une fois de plus toute l'importance de la mise en scène perverse. Plus Madeleine raconte ses histoires de lit conjugal puisqu'elles se passent avec son mari, plus René est jaloux et plus la jalousie l'excite. On pourrait dire, d'une certaine façon, qu'il s'agit là du retour du refoulé : Madeleine a eu trois enfants de son mari, rival dangereux (et désirable malgré ce qu'en dit Madeleine puisqu'elle continue d'avoir des rapports char-

AQUIN

L'INVENTION DE LA MORT



nels avec lui et qu'elle en est souvent l'instigatrice) ; elle n'a pas le beau corps de Nathalie mais elle a un corps de mère. Ce corps possède René Lallemand et c'est ce qu'il souhaite. Celle qu'il abandonnera, un soir à l'hôtel, sans une note d'explication est une femme ; il ira à toute vitesse rejoindre la femme, l'eau, le fleuve qui l'enlaccera « une fois pour toutes » en son ventre matriciel, le fleuve qui enserme ses enfants dans ses entrailles. Si le ventre de la mère permet le passage des limbes à la vie, celui de l'eau donne la vie à la mort. Dans le ventre d'une femme on touche les pareils à soi et c'est intenable de jouissance ; dans le lit d'eau, on est en symbiose et c'est l'état du parfait bonheur, c'est l'invention de la mort.

Ce texte était impubliable parce qu'il provoquait et touchait des tabous. Il est de ces textes d'une totale intimité et d'un absolu abandon ; le corps est accessoire, le sexe dérisoire et porte à faux. La souffrance, celle de l'adulte, la douleur, celle de l'enfant, ne trouvent d'autre exutoire que dans le passage à l'acte, passage violent et retourné contre soi, dont l'écriture, comme intention, fait foi.

Les promenades avec le père, le fils sur les épaules, portent la marque du chuintement musical de la mère. L'analyse que René Lallemand fait de ses amours et amitiés trouve écho dans les textes littéraires où sont mises en évidence des passions amoureuses condamnées par la religion. Tout n'est pas fini, comme l'écrit le héros, mais que la vie trouve une fin, que l'accouchement fasse en sorte que l'enfant soit expulsé du ventre de la mère, que les histoires d'amour finissent mal, c'est ça qui est intenable et, plutôt que d'y être soumis, René Lallemand prend les devants. Le père peut jouer à la maman, la maman au fils, le fils au voyeur, l'ami au père, la maîtresse à la mère, tout est

possible. Tout est menacé de fin et l'exorcisme religieux, qui à l'époque aurait peut-être scandalisé, met en évidence le rituel inhérent aux cycles de la vie et de la mort.

Les histoires de baise que raconte Madeleine Bazin sont plus importantes aux yeux de René Lallemand, parce que racontées, que les rapports charnels qu'il a avec sa maîtresse. S'il est sans doute plus important de raconter une histoire que de la conter, il est aussi préférable, pour le pervers entraîné par le texte littéraire, d'écouter comment a été fait l'amour que de le faire. Écouter laisse entendre à chaque fois une nouvelle histoire alors que faire l'amour, ça finit par être du pareil au même.

Derrière cette souffrance véritable il semble qu'il y ait aussi le spectacle de la souffrance. Les moments de grandes crises sont d'autant plus nécessaires qu'ils permettent au narrateur de s'y vérifier comme sujet vivant appelé à mourir. De même, le jeu de la jalousie, et on sait que rien n'est plus sérieux que le jeu, ramène les partenaires à la souffrance humaine : le rapport amoureux est une impossible symbiose et cet impossible admet la jouissance parce qu'il oblige à la quête.

Sans doute ne devrais-je pas le dire, mais je n'aimais pas les livres d'Hubert Aquin. Celui-ci, en plus de m'avoir plu, m'a littéralement emportée. L'écriture en spirale, a, entre autres, deux rares facultés, celle de rendre anecdotique l'insupportable, et celle de donner envie de savoir ce que l'on sait déjà. Cependant, et je crois qu'il est nécessaire de le souligner étant donné le tapage publicitaire autour et de ce livre et de l'œuvre Aquin, pour quoi laisse-t-on se glisser des erreurs typographiques (p. 56, 82, 110), de grammaire (50, 52, 56) et de ponctuation, qui

donne un autre sens à plusieurs phrases, quand on a un si fort cautionnement universitaire et qu'on joue autant sur les plans académique et populaire qu'historique.

1 Hubert AQUIN, *L'invention de la mort*, Leméac, Montréal, 1991, 156 p.